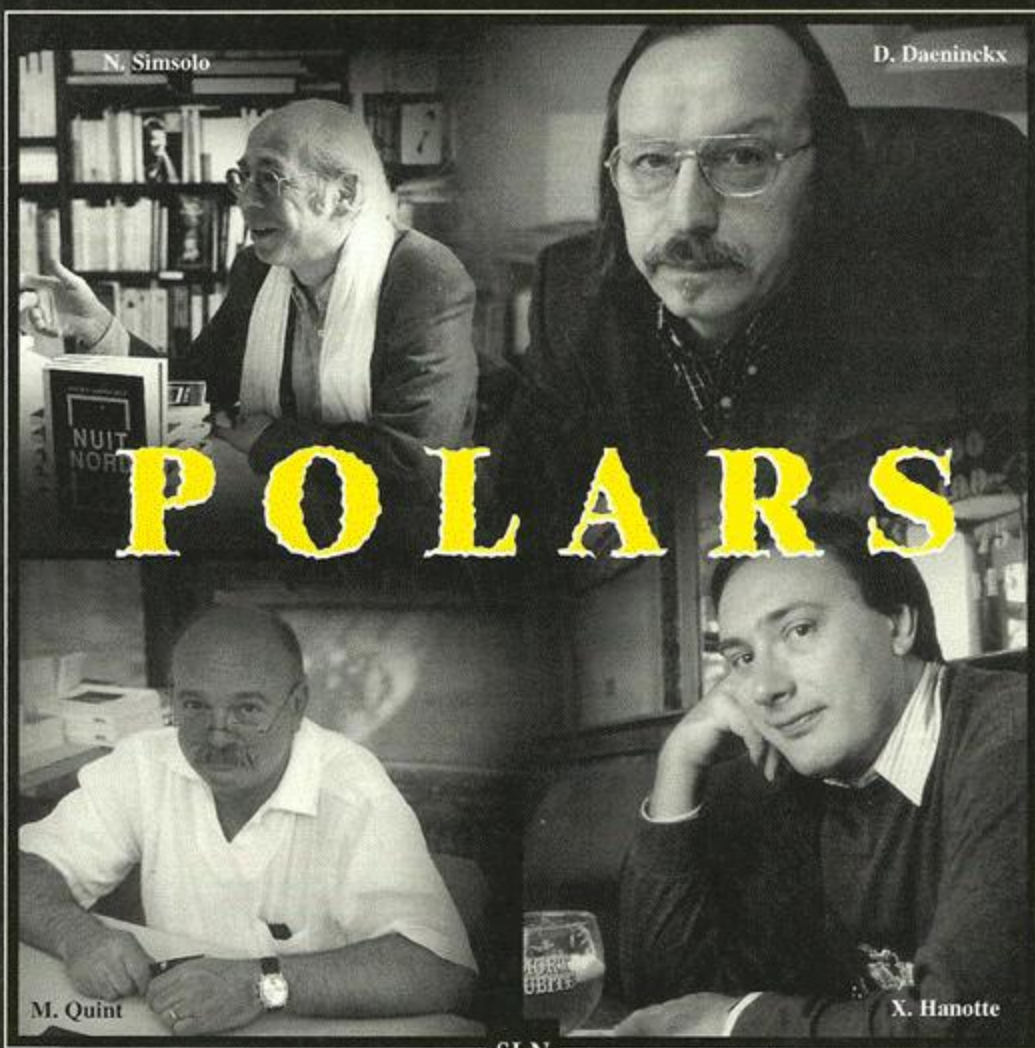


# nord'

revue de critique et de création littéraires  
du nord / pas-de-calais

n°38 — décembre 2001



SLN

# DIDIER DAENINCKX

## LA MÉMOIRE ET LA MORT

*Jean-Christophe DELMEULE*

Entends le bruit qui vient d'en bas...

Léo Ferré

Si Barthes avait défini dans ses *Essais critiques* le fait divers comme une structure fermée, immédiatement compréhensible, dont la signification n'exige pas de référence contextuelle exogène, Didier Daeninckx, au contraire, se propose de lui redonner sa portée concrète, de l'enraciner à nouveau dans les lignes de l'Histoire et d'exiger que le sens qu'il recouvre soit décrypté socialement. Pour lui, il n'y a pas d'extériorité et d'intériorité ; simplement une réalité, souvent cruelle, qui se donne comme clé d'interprétation et qui contraint l'écrivain à penser son travail comme un engagement esthétique et personnel, une implication qui le conduit à s'immerger dans les contextes et les milieux qu'il décrit. Quand il apprend, en 1986, qu'une pétition circule dans le but de faire la lumière sur l'oubli qui entoure le meurtre et le viol d'une jeune fille, perpétrés dix ans plus tôt, il décide de se rendre sur les lieux et de mener une bataille tout autant politique que sémantique. L'écrivain est celui qui interroge les mots et qui dans le cas présent refuse l'opacité de l'oubli :

Une jeune fille avait été enlevée, séquestrée, violée puis assassinée près de Mulhouse, dans le bassin potassique. L'enquête, bâclée, venait de se conclure par un non-lieu, contre lequel la famille se dressait. Une bataille de mémoire, une bataille sémantique contre ces mots, « non-lieu », qui signifiaient pour eux, que leur fille n'avait jamais subi le martyre, qu'elle n'avait jamais existé. [...] Pour ne pas être un pétitionnaire symbolique, « professionnel », je me suis

rendu sur place, à Staffelfelden, dans le but de faire une contre-enquête. J'habitais dans les locaux d'un centre de formation aux métiers de la mine dont les fenêtres ouvraient sur la forêt que longeait Isabelle quand elle fut enlevée. J'ai rencontré tous les protagonistes du drame, non dans le but de découvrir un coupable, mais avec l'intention de reconstituer l'ambiance qui avait présidé au drame, découvrant l'incroyable richesse humaine de ces gens d'entre deux pays, d'entre deux langues, habitant un territoire disputé par les puissances<sup>1</sup>.

Isabelle, désormais nommée, dont la vie et la mort ne peuvent être saisies que dessinées dans un cadre géographique et économique précis, où se mêlent la vie quotidienne de ces ouvriers et la volonté de ces puissances qui l'organisent pour mieux la nier. Si l'apparente banalité de la vie ordinaire cache une richesse réelle et féconde, la toile dans laquelle elle se prend a été tissée par des intérêts cyniques et souvent inhumains. Quand Daeninckx évoque les usines abandonnées, démontées pièce par pièce pour être exilées en Chine, les ouvriers licenciés et méprisés, les villes désertées et exsangues, il met en contact deux dimensions apparemment étrangères : celle du quotidien et celle de l'Histoire, toutes deux structurées par la soif de pouvoir et l'absence de valeurs éthiques. *Éthique en toc* est d'ailleurs l'un des deux titres du roman qu'il a écrit pour la série du Poulpe. Si l'inscription de ses livres dans un cadre précis, analysé presque cliniquement, rappelle parfois la méthode de Simenon, elle traduit, non pas un projet, mais une vision globale de la société, et l'écriture n'est pour Daeninckx qu'un des moyens d'exprimer une colère profondément ressentie dans son être. Entre l'auteur et ses personnages, il y a toujours un partage autobiographique. Comme il l'écrit dans *Le dernier guérillero* :

La littérature est une arme chargée de futur<sup>2</sup>.

Le livre policier qui permet de révéler une vérité enfouie, de faire resurgir une représentation recouverte et occultée par une autre, volontairement négationniste, répond aux aspirations de l'écrivain. L'auteur de roman noir est celui qui traque le détail qui servira de point de départ à une quête profonde. Dans *La Mort en chantier*, Daeninckx s'interroge sur cette curieuse rue du 22 novembre à Strasbourg. En fait, le nom de cette rue est le seul vestige des conseils ouvriers de 1918. Le 22 novembre ne correspond ni à la date de la libération de 1918, ni à celle de 1944, mais à la prise de Strasbourg par l'armée française et à sa remise en ordre contre les velléités anarchistes :

Le 22 novembre, le premier acte symbolique de l'armée française sera d'occuper le Palais de justice où siégeait le Soviet de Strasbourg. La troupe s'empare des usines, les décrets sociaux sont annulés, les salaires ramenés à leur niveau de septembre 1918<sup>3</sup>.

1 — Didier Daeninckx, *La Mort en chantier*, in Roman noir, Les Temps modernes, août-septembre-octobre 1997, n°595, Paris, pp. 139-140.

2 — Didier Daeninckx, *Le Dernier guérillero*, Verdier, Lagrasse, 2000, p. 7.

3 — Didier Daeninckx, *La Mort en chantier*, op. cit., p. 142.

La commémoration n'est pas celle, attendue, de la libération et de la liberté mais celle d'une répression. L'histoire officielle est bâtie à partir d'une trahison de la vérité qui permet aux révisionnistes de s'appuyer sur un désir collectif d'enfouissement pour développer leurs thèses. Pour construire cette fiction qui nie la misère ouvrière, tout autant que les comportements ignobles de la France dans les colonies ou des collaborateurs pendant la guerre, il faut des bourreaux, mais il faut aussi la lâcheté ordinaire qui se satisfait d'un discours dominant et qui trouve dans le mensonge un déversoir pour la haine et le racisme. Dans *Croix de bois, croix de fer*, nouvelle du recueil *Le Facteur fatal* dont Daeninckx situe l'écriture à Strasbourg en 1977, il met en scène ses thèmes privilégiés. Une jeune fille dont les parents tiennent un café et qui prétend avoir été accostée par un ouvrier portugais voulant l'entraîner dans les fourrés pour faire l'amour ; un pharmacien qui pendant la guerre défilait comme chef de section de la milice en portant un fanion surmonté d'une svastika ; une enfant de Mulhouse qui confond l'anglais et le français parce qu'il s'agit là de langues étrangères. Cristallisation des comportements autour d'un mensonge à multiples facettes. Le Portugais innocent se suicidera ; la jeune fille deviendra folle ; le pharmacien continuera à officier. Mais, malgré l'évidence, les parents de la jeune fille s'entêteront à exacerber leur violence xénophobe. Négation de la réalité dans un discours où la répétition d'un leitmotiv sert de preuve. L'inspecteur Cadin ne dénoncera pas le pharmacien, tout comme il n'a pas pu faire justice dans cette affaire de faux viol. Regard distancié qui marque tout à la fois l'efficacité de l'écriture comme dernière parole possible et l'écart qui s'impose pour qu'elle puisse exister dans un ordre qui lui est propre. L'inspecteur ne peut pas et ne veut pas ressembler à ce policier qui exulte quand la population veut se faire justice elle-même :

Haueser se mit à rire, une sorte de hoquet silencieux qui lui agitait trois ou quatre fois les épaules, dix dans les grandes occasions, et qui avait le don d'exaspérer l'inspecteur.

— Ils ont fait tout le boulot à notre place : on s'est juste donné la peine de lui passer les bracelets... C'est vraiment formidable, non ? [...] Il y avait au moins cinquante personnes autour de lui. Il ne leur manquait que la corde<sup>4</sup>.

Pas plus qu'à cet ami, jadis révolté, qui est désormais affecté aux renseignements généraux et qui collectionne les photos d'anciens collaborateurs, non pas pour faire justice mais pour disposer de moyens de pression politique sur les élus dont la jeunesse n'a pas été exemplaire.

Au cœur du roman policier subsiste cette énigme de la littérature qui s'affirme comme preuve et comme acte mais aussi comme voix décalée. Daeninckx a beau dénoncer un système qui lui déplaît il ne peut l'empêcher de vivre et de se développer. Au mieux peut-il être le témoin d'un jeu truqué, et tenter de ramener à la surface une parole légitime. Sans doute le combat est-il plus essentiel

4 — Didier Daeninckx, *Croix de bois, croix de fer*, in *Le Facteur fatal*, Folio policier, Denoël, Paris, 1990, p. 14.



encore que son issue et faut-il à Daeninckx éviter tout compromis. C'est pour cette raison qu'il est si proche de son héros et qu'il dira :

La gravité des thèmes inscrits dans *Meurtres pour mémoire* m'interdisait d'autoriser la re-publication de cette première affaire Cadin dans sa forme originale, et ce n'est que vingt années plus tard que j'ai trouvé la faille me permettant de procéder à sa réécriture. Cela tient à peu de choses : l'inspecteur racontait son enquête à la première personne du présent<sup>5</sup>.

Peu de choses ! Quand on sait que son grand-père fut déserteur, son père militant et lui-même ouvrier dès 1966 après avoir été renvoyé de l'école, on mesure la confusion provoquée par cette irruption du « je » entre la vie de l'auteur et celle de son personnage :

La marge dans laquelle le père et le grand père ont vécu est simplement celle où l'on a choisi de les réduire parce qu'ils n'acceptaient pas le lot commun. Ils mettaient la fierté en avant, pour masquer les coups reçus. La marge ce n'est pas une gloire, mais le prix à payer<sup>6</sup>.

Et pour Cadin ce prix sera bien lourd.

L'enquête véritable ne porte plus sur la personnalité du criminel ou celle du policier, elle ne cherche pas à déjouer et à dénouer une trame qui reposerait sur une conception individualiste de la psychologie des personnages mais elle procède comme un travail de creusement de la société, comme un dévoilement de la structure politique et économique de l'aliénation :

L'axe de travail est toujours celui de la mémoire. C'est un temps qui n'est pas celui de l'action immédiate. Le roman policier, c'est souvent une sorte d'hystérie du personnage, d'hystérie de l'histoire. Et moi, au contraire, dans le roman policier, dans le roman noir, je m'appuie sur un système de reconstitution. Qu'est-ce que dit telle collision entre les gens ? Qu'est-ce que ce crime dit de ce qu'était le monde avant ? Je travaille à rebours du roman policier<sup>7</sup>.

Un travail de mémoire qui se heurte à un autre : celui de la négation systématique et organisée, du détournement et de l'occultation. Daeninckx refuse l'écrasement du langage et la sophistication de l'écriture qui s'éloigneraient de son objet immédiat. Son expérience dans l'imprimerie l'a marqué politiquement mais lui a aussi donné cette relation concrète, matérielle à l'écriture, qui doit préserver son efficacité supposée. Ce n'est pas un hasard si Daeninckx est si sensible aux mots et au montage qu'ils subissent. L'écriture, si ancrée dans l'imaginaire soit-elle, parle d'une réalité concrète, celle des hommes qui souffrent et dont on veut nier la souffrance. On comprend qu'il affirme :

Un quart de siècle plus tard, je hurle toujours avec les chiens andalous<sup>8</sup>.

5 — Didier Daeninckx, *La Mort en chantier*, op. cit., p. 139.

6 — Didier Daeninckx, *Correspondances*, in *Écrire en contre*, Éditions Paroles d'Aube, 1997, p. 39.

7 — Didier Daeninckx, *Visite du chantier*, in *Écrire en contre*, p. 56.

8 — Didier Daeninckx, *L'Écriture des abattoirs*, in *Écrire en contre*, p. 145.

C'est pourquoi il critique parfois violemment le nouveau roman ou les membres de *Tel Quel*. C'est pourquoi aussi il juge que les incipit de Gaston Leroux valent largement celui de Proust dans *La Recherche du temps perdu*, ou que le Georges Simenon de *La Nuit du carrefour* est préférable à la Marguerite Duras de *Dix Heures et demie en été*. Le roman policier permet de rendre à un genre mineur et à des hommes souvent déconsidérés leur dimension complexe et leur dignité.

Je m'attache, non à caractériser, mais à dire les hommes multiples contenus dans la même enveloppe humaine<sup>9</sup>

Si l'archéologie du système est rendue obligatoire c'est parce qu'il y a une hypocrisie fondamentale du savoir, et de ses productions abstraites, une volonté d'enfouissement, une amnésie essentielle qui seule garantit la stabilité des inégalités et le maintien d'un équilibre déshumanisé. Les hommes ne sont pas uniquement les jouets du destin, ils sont les pions d'un échiquier pensé par d'autres, ceux-là puissants et vénaux, qui font de l'effacement de la mémoire une condition première de la vérité. C'est à cette amnésie structurelle que s'attaque Didier Daeninckx, concevant l'écriture comme un véritable acte de résistance :

Le seul véritable luxe de l'écrivain consiste en sa capacité à arrêter le temps, à l'examiner sous toutes ses facettes, à s'intéresser pendant des mois, des années, à un détail perdu de l'histoire des hommes et du monde, et cela pour simplement donner corps à une fiction. La vitesse éperdue à laquelle nous sommes soumis, les flux permanents d'images, d'idées, d'informations rendent cette position de plus en plus en plus fragile, inconfortable. Nous n'avons pas d'autre choix que de tenir : ré-exister pour résister<sup>10</sup>.

L'oubli, ou plus grave encore, pour reprendre l'expression d'Assia Djebar la perte de l'oubli, est insupportable. Car les monstruosité du passé peuvent à tout moment resurgir, et l'extermination des juifs, la mort des colonisés ou celle des ouvriers silicosés être rejetées dans le vide de l'esprit. Le travail de l'historien ou de l'écrivain n'est pas uniquement une métaphore de la mémoire, il est inscription de la trace. Les mots sont lourds de la vérité qu'ils ont en charge. C'est pourquoi ceux qui les utilisent sont en danger, et pourquoi les bibliothèques brûlent. Lyon, comme Toulouse, Hazebrouck ou Strasbourg sont aux mains des gardiens de l'oubli. Dans *Éthique en toc*, Floric, l'historien né le même jour que Gabriel Lecouvreur (le fameux détective récurrent de la série du Poulpe), se suicidera, un exemplaire du livre de Jean Moulin en poche. D'un côté Jean Moulin qui résiste à la torture, de l'autre les officiels, les responsables des archives qui truquent la vérité et osent afficher leurs idées et nier les fours crématoires. Béraut le manipulateur :

9 — Didier Daeninckx, *Correspondances*, in *Écrire en contre*, p. 24.

10 — *Ibid.*, p. 17.

– Je ne regrette rien de ce que j'ai fait. En moins de dix ans, ce sont plus de quarante véritables scientifiques de toutes disciplines qui ont pu obtenir des maîtrises, des DEA, des doctorats en bonne et due forme [...] Il y en a dans toutes les facs de France, et vous ne pourrez rien prouver contre eux : tous les dossiers de soutenance de thèses étaient stockés à la bibliothèque interuniversitaire dont il ne reste que les murs.

– Et c'est pour cette raison que dans les amphithéâtres, endroits où la mémoire devrait être célébrée on professe qu'il n'y a pas eu de génocide des Arméniens, que les chambres à gaz n'ont servi à gazer que des poux, que les Serbes ont un droit imprescriptible sur le Kosovo depuis la bataille du Champ des Merles, qu'au Rwanda il y a eu, tout au plus, quelques bavures interethniques, qu'on a largement surestimé le bilan de la « reprise en main » du Cambodge par les Khmers rouges<sup>11</sup>.

Il faut lutter contre ce gommage, cet effacement des traces qui permettent à la conscience de garder la présence du passé. L'horreur de la Shoah est redoublée de sa négation dans le discours. Dans *Nazis dans le métro* l'écrivain Sloga qui enquête sur les milieux d'extrême droite et sur la collusion avec la gauche est attaqué, laissé pour mort. Il restera amnésique. Daeninckx fait allusion à l'écrivain Jean Amila, lui-même agressé et ayant perdu la mémoire. La reconstitution chez Daeninckx ne porte pas uniquement sur des faits historiques mais aussi et surtout sur le cœur de la personne, sur l'être lui-même qui perd pied et repères dans un monde falsifié. Dans *Play-Back*, la chanteuse qui est acclamée par le public n'est pas celle qui chante. Elle est doublée par une autre, moins présente, qui perdra la vie. Quant au père de la vedette, il est abandonné dans un hôpital psychiatrique et prépare la Saint Éloi en découpant des morceaux de rail qu'il revend comme presse-papiers. Solitude désespérée d'un homme devenu inutile. Solitude qui confère à l'écriture de Daeninckx une dimension manuelle, en écho à ce travail industriel désormais délaissé.

La mission du romancier est de produire cet éclairage, de rallumer une flamme qui ne cesse de vouloir s'éteindre ou plutôt que certains ont intérêt à voir disparaître. Car pour Daeninckx les horreurs du passé peuvent se reproduire à tout moment. « En oubliant le passé, on se condamne à le revivre »<sup>12</sup>, écrit-il en épigraphe de *Meurtres pour mémoire*. Aussi est-il particulièrement choqué quand la trahison vient, non plus des extrémistes de droite, mais des militants de gauche. La dérive des idées communistes ou anarchistes lui paraît insupportable. Il livrera un combat permanent qui lui vaut bien des inimitiés contre ceux qui auraient souhaité faire paraître dans la collection du Poulpe un livre écrit par un révisionniste, Gilles Dauvé. Dans *Le jeune Poulpe contre la vieille taupe* il expose les détails d'une collusion qui rassemble d'anciens gauchistes ou d'anciens communistes, ceux-ci n'hésitant pas à soutenir les thèses de Faurisson. La dérive la plus célèbre est celle de Garaudy.

11 — Didier Daeninckx, *Éthique en toc*, Le Poulpe, Éditions Baleine, Le Seuil, Paris, 2000, p. 159.

12 — Didier Daeninckx, *Meurtres pour mémoire*, Folio policier, Gallinard, Paris, 1984, p. 7.

Car les faits qui donnent leur sens aux actes présents ne sont pas des faits lointains. La violence de la société est proportionnelle à l'effort qu'il a fallu fournir pour gommer un passé si proche que ses protagonistes tirent encore les ficelles de la politique et de l'économique, qu'ils ont souvent réussi ce tour de force de ne pas être poursuivis pour être mieux encensés. Ce qui est édifiant chez Papon, ce ne sont pas ses qualités personnelles, qui auraient pu excuser ou rédimmer une conduite inhumaine dès lors qu'elle eût été pensée comme une faute. Ce qui est édifiant c'est le travail du masque organisé par les anciens bourreaux, qui ont inventé de toutes pièces leur version de l'Histoire et qui utilisent leur fonction actuelle pour se protéger, mais, plus grave encore, pour poursuivre une pensée du racisme et de la haine qui les a toujours habités. Ironie du sort qui permet à l'organisateur zélé des rafles de Bordeaux de prodiguer des leçons de civisme aux Français en leur demandant de remplir leur feuille d'impôt. Autre ironie du sort qui permet à un ancien tortionnaire, l'adjudant-chef Desmots de se faire le pourfendeur des anciens colons et de leurs pratiques inhumaines. Dans *Zigzag men* cet adjudant est devenu professeur d'université et spécialiste de l'Algérie. Il faudra que le fils d'un algérien torturé découvre son identité et fasse justice en le poussant dans le vide, près d'une falaise où un bunker impose encore son ombre. Entre la discontinuité du langage qui recouvre et sépare et la continuité de l'horreur se crée une stratification de la conscience qui voudrait interdire l'élaboration d'une critique cohérente. Les anciens assassins ne se cachent pas, ils assument une parole dévoyée et mensongère. Il faut à Daeninckx répondre sur le même plan, celui du langage. La colonisation et les violences de la guerre d'Algérie, le 17 octobre 1961, les exécutions de Charonne en 1962 ou celles de 1947 à Madagascar, la guerre de 14 et celle de 39, sont associées aux autres violences, plus sournoises, qui frappent les ouvriers des usines automobiles ou chimiques. Les régions et les villes que Daeninckx choisit comme théâtre de ses livres sont imposées par l'histoire ouvrière ; l'Est, le Nord reviennent régulièrement. Dans *Le Facteur fatal* le corps d'une jeune femme est retrouvé près d'Hazebrouck. Misère de ces vies apparemment insignifiantes mais qui traduisent par la mort une détresse profonde. Car cette femme en quête d'amour et de rencontre a été tuée pour un rire de trop : celui provoqué par la chute d'une perruque, celui qui met à nu toute construction fragile et dérisoire. On retrouve Hazebrouck dans *Le Géant inachevé*. Là, ce sont les opérations frauduleuses, les fausses factures et le chantage qui les accompagne qui conduiront Laurence Cappel à la mort. L'homme qui est accusé du crime devient fou. Mais sa culpabilité n'est qu'un écran : celui qui s'interpose entre les solitaires et qui protège les vrais coupables. C'est ce crime contre la vérité que veut dénoncer Daeninckx. Mais il ne s'agit pas uniquement d'expliquer le présent par le passé, de fournir une clé définitive. Au contraire, il faut comprendre que le noyau de l'enquête est au cœur d'une rencontre entre l'analyse diachronique qui est essentiellement marxiste, et le vécu synchronique des oubliés et des déshérités. Le personnage de Cadin n'est pas uniquement un flic désabusé, il est l'expression de ce vide qui caractérise le refus de la liberté et de la dignité. Ouvriers



déchus, étrangers expulsés, infirmière prise au piège, les hommes ne sont que les figurants dépossédés de leur propres existences.

Le paradoxe de l'écriture de Daeninckx est double. Il utilise la fiction comme matériau et il introduit dans la dimension de l'imaginaire une réflexion idéologique et morale. Sa quête de vérité et la mission qu'il s'impose le conduisent à l'affirmation d'une ligne de partage qui porte aussi bien sur la politique que la vie quotidienne, la télévision et l'industrie du show-biz, les comportements ou les pratiques alimentaires. Cette ambiguïté se reproduit dans son approche du roman policier. D'un côté il veut retrouver un roman populaire (c'est d'ailleurs un des objectifs avoués du *Poulpe*), de l'autre il se fait historien du fait oublié, de l'anecdote significative, érudit. Il veut faire subsister une parole matérielle et il évoque les tableaux de Hans Arp qui ont été recouverts par de la jute et qui sont enfouis dans les salons Ricard ou les restaurants Flunch. D'un côté il veut être impliqué dans les lieux qu'il convoque, de l'autre il trace à gros traits des paysages et des personnages qui frisent la caricature. D'un côté il utilise le meurtre et le crime pour organiser son écriture, de l'autre il déplace le cœur du système policier en tissant une trame qui s'ancre dans le passé et la politique. Alors même qu'il veut exposer à la lumière des réalités occultées, il se refuse à toute efficacité positive. Son principal enquêteur, Cadin, sera balotté de ville en ville, apprenant peu à peu que la limite entre la Loi et le non-droit est bien plus difficile à tracer qu'il n'y paraît :

Pour moi Cadin était d'abord une sorte de témoin. Sa fonction consistait à garder une frontière, celle de la Loi, on lui demandait de faire le tri entre les en-la-loi et les hors-la-loi. Il s'est aperçu assez vite, dès sa première enquête, que cette frontière était du genre mouvant et que ses variations avaient à voir avec le politique [...] Le problème existentiel de Cadin résidait dans sa capacité à anticiper les évolutions, à voir dans les coupables désignés de simples précurseurs. Ce faisant il ne pouvait que partager la souffrance des incompris, charger sa barque du malheur des autres, sans jamais trouver un havre de paix où s'en délester. Sa posture, dès l'origine, lui interdisait la postérité<sup>13</sup>.

Mais l'écriture policière de Daeninckx ne correspond pas à la simple application d'une idéologie. La dialectique marxiste, la dichotomie entre l'authentique et le dévoyé auraient pu conduire à la mise en place d'un système binaire. Les livres de Daeninckx sont bien plus complexes. Déjà ses héros n'en sont pas et l'auteur se méfie de toute vérité produite par une simple affirmation péremptoire. Le procédé est justement celui qu'il dénonce. Le roman policier est aussi le roman de la preuve qui confère au langage sa puissance et sa force. Même le récit obsessionnel élaboré par les victimes est mis en question. Dans *Ils reviennent*, Cémogo veut venger la mort de Fatumata, et à travers elle celle de ses pères et de ses frères africains tués par la colonisation. Il abattra un concurrent du Paris-Dakar. Par malheur il s'agit du premier leader noir. Derrière les explications théoriques l'enjeu véritable est un enjeu humain. Daeninckx

veut écrire pour les exclus. Dans *Consigne automatique 548* il met en scène une femme qui a enfermé son fœtus mort dans une consigne, une femme privée de parole à la suite du viol qu'elle a subi :

Plusieurs voyageurs dont les dépositions se recoupent avec précision affirment avoir assisté à un viol collectif dans le train de banlieue 7321, parti de la gare de l'Est à 22 h 12. Un peu après l'arrêt à Pantin cinq ou six individus ont agressé une jeune femme blonde et l'ont violée à plusieurs reprises alors que deux d'entre eux menaçaient les voyageurs à l'aide de crans d'arrêt. Bizarrement, ni la police ni la SNCF n'ont reçu de plainte de la part de cette mystérieuse jeune femme qui serait descendue à Gagny en refusant toute aide<sup>14</sup>.

À la précision administrative s'oppose une rupture de langage. Daeninckx veut retrouver et écrire ces mots enfouis. L'irruption du langage naît d'un travail de déchiffrement et de décryptage. Les nouvelles, souvent très fortes, insistent sur le mutisme individuel ou collectif qui entoure la vie des hommes. Les romans, quant à eux, sont composés de pièces diverses, souvent hétéroclites : récits croisés, extraits de journaux, intrigues superposées. Dans plusieurs livres, les fils partent à la recherche de leur père ou du passé de leur père. Mais souvent ce sont d'autres qu'eux qui vont dénouer les fils de la tragédie. Dans *Meurtres pour mémoire*, Bernard Thiraut sera assassiné comme son père Roger, pour les mêmes raisons. Mais Roger Thiraut a été abattu en octobre 1961, pendant les manifestations des Algériens qui protestent contre le couvre-feu. En fait sa mort est liée à son travail d'historien sur Drancy et les enfants juifs déportés. Il découvre que les autorités de la région de Toulouse ont envoyé à la mort un nombre incompréhensible de très jeunes enfants, dépassant en zèle les ordres allemands. L'ancien responsable de ces déportations est toujours vivant et fera disparaître les chercheurs. C'est l'inspecteur Cadin qui résoudra l'énigme. Daeninckx aime lier entre eux des faits et des références qui sont apparemment dissociés. Comme si la brutalité qui touche les individus sans défense devait être éclairée de multiples façons. En cela il produit un travail de tissage des récits qui déborde les explications rationnelles. Dans *La Mort n'oublie personne* Lucien hérite de l'injustice qui a frappé son père. Lucien mourra et c'est un autre historien qui mènera l'enquête. Récits croisés et enlacés. Dans *Le Bourreau et son double*, les premiers chapitres sont justement dédoublés. Il y a deux histoires en une qui vont se rejoindre. Deux histoires qui composent la vie dissociée d'un homme dont la mort sera la seule issue. Tortionnaire en Algérie, militant en France, il ne pourra concilier les deux facettes de son existence. Dans *Les Figurants* cette mise en abîme est à nouveau à l'œuvre. Valère Notermans, venu à Lens pour un festival de cinéma, découvre à Lille, au moment de la braderie et de l'accumulation des coquilles de moules, les images d'un film qui aurait pu être tourné par Fritz Lang et que Willy le chiffonnier

14 — Didier Daeninckx, *Consigne automatique 548*, in *Main courante*, Librio, Verdier, Lagrasse, 1994, p. 119.

de Wazemmes projetée dans un cinéma improvisé. Un homme torture des femmes emprisonnées :

Après un fondu au noir, l'objectif cadra l'ombre de son profil d'aigle qui se penchait sur un catafalque où gisait le corps dénudé d'une adolescente, l'enveloppant dans un manteau de ténèbres. Il fit ensuite le tour de la vaste maison en empruntant des escaliers dérobés, des passages secrets ; des sortes de petits toboggans, observant, l'œil collé aux judas, nombre d'autres jeunes femmes visiblement emprisonnées. [...] Ses mains se refermèrent comme des griffes sur les leviers. [...] Le spectateur y était aussi transporté pour constater les effets de ces imperceptibles mouvements sur les manettes. Un gaz mortel envahissait une chambre, une trappe s'ouvrait dans une autre, libérant un serpent venimeux, le sol de la troisième s'inclinait, entraînant son occupante vers un bain de chaux vive tandis qu'une autre rendait l'âme sur un lit à armature métallique soudain branché sur la haute tension. Le réalisateur s'attardait sur l'agonie des victimes, filmant avec un rare réalisme les yeux révoltés, l'étirement des traits, les bouches ouvertes sur des cris muets...<sup>15</sup>

Étrange structure gigogne qui dans la confusion entre la réalité et la fiction provoque une accélération de l'horreur et qui met en cause tout autant le voyeurisme du lecteur que celui du spectateur ou du réalisateur. Dans ce passage, tout est faux. L'interprétation des cinéphiles qui y voit la force de l'expressionnisme allemand, le décor qui est censé représenter la maison de l'assassin en série, le docteur Holmes, à Chicago en 1890. Où se trouve la vérité, dans l'histoire, le récit ou l'erreur qui est liée à toute description de l'indescriptible, dans ce film incomplet, où les images sont striées, zébrées et les mots mutilés ? Il y a un jeu intéressant chez Daeninckx. D'un côté il met en perspective l'horreur que déclenche une scène que l'on croyait fictionnelle mais qui est bien réelle, car les figurantes sont des résistantes que les nazis ont utilisées. De l'autre il produit un récit imaginaire à partir d'une vérité historique et son héros croit entendre des cris dans la bobine à laquelle il a finalement mis le feu.

Largement commentée par son auteur, l'écriture de Daeninckx illustre son propos mais le dépasse largement. Comme l'écrit Barthes :

écrire est un acte qui dépasse l'œuvre ; écrire c'est permettre aux autres de fermer eux-mêmes votre propre parole, et l'écriture n'est qu'une proposition, dont on ne connaît jamais la réponse. On écrit pour être aimé, on est lu sans pouvoir l'être, c'est sans doute cette distance qui constitue l'écrivain<sup>16</sup>.

Écriture de la déchirure et du refoulement, quand elle entremêle les lignes de force d'une pensée clairement affichée et les méandres de la littérature dont l'espace est toujours à découvrir.

15 — Didier Daeninckx, *Les Figurants*, Verdier, Lagrasse, 1995, p. 45.

16 — Roland Barthes, *Littérature et signification*, in *Essais critiques*, Éditions du Seuil, 1964 (publié pour la première fois en 63 dans *Tel Quel*), p. 276.

**Bibliographie chronologique et sélective :  
ouvrages cités ou utilisés**

- Le Géant inachevé*, Gallimard, 1984  
*Meurtres pour mémoire*, Gallimard, 1984  
*Le Bourreau et son double*, Gallimard, 1986  
*Métropole*, Gallimard, 1986  
*Lumière noire*, Gallimard, 1987  
*La Mort n'oublie personne*, Denoël, 1989.  
*Le Facteur fatal*, Gallimard, 1990.  
*Hors limites*, Gallimard, 1992.  
*Zapping*, Denoël, 1992.  
*Main courante*, Éditions Verdier, 1994.  
*Play-Back*, Gallimard, 1994.  
*Un château en Bohême*, Denoël, 1994.  
*Les Figurants*, Verdier, 1995.  
*Nazis dans le métro*, Éditions Baleine, 1996.  
*La Repentie*, in La série des « séries noires » de l'été 1996, *Le Monde*, Gallimard, 1996.  
*Écrire en contre*, Paroles d'Aube, 1997.  
*Le jeune poulpe contre la vieille taupe*, Éditions Bérénice, Paris, 1997.  
*Mort au premier tour*, Denoël, 1997.  
*Passages d'enfer*, Denoël, 1998.  
*Éthique en Toc*, Éditions Baleine, 2000.  
*Le dernier guérillero*, Verdier, 2000.  
*Tête à queue*, en collaboration avec Noël Simsolo, Éditions Baleine, 2000.  
*La Mort en dédicace*, Verdier, 2001.